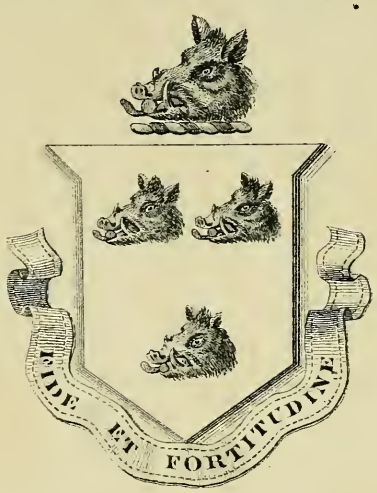
Accessions
159.827

Shelf No.
XG.3656.22

Barton Library.



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.

304

PAMPHLETS.

French Revolution

1794

Barton Library

X 53656
.32

15 F. 827
May. 1873

LE DIABLE MORDAN,

OU

VOYAGE

D'UN DESCENDANT D'ASMODÉE,

DANS

DIVERSES RÉGIONS DE LA FRANCE.

RÉPUBLICAINS FRANÇAIS,

Issu de ce diable boîteux que votre Lesage fit sortir d'une bouteille, par le secours de dom Cléophas Perez Zambullo, j'eus toujours le goût des voyages & de l'observation; je fus curieux de satisfaire enfin le desir que j'avais formé, depuis long-tems, d'observer la plus puissante république qui aie jamais existé. J'étais surpris de ne pas voir ses armes victorieuses briser plus rapidement les fers de tous les peuples de l'univers, & propager, avec la gloire du nom français, les avantages de la liberté. Des causes capables de contra-

1794

rier le développement des effets heureux que devaient produire les héroïques efforts du peuple français, me parurent mériter toute l'attention d'un observateur & je partis dans la ferme résolution de tout examiner, & d'apporter le plus grand soin dans mes examens. Je vais provisoirement exposer le précis de mes premières observations.

J'étais sur l'un des vaisseaux du pays dont je suis originaire, près des côtes de la Provence; quand je pris mon vol pour parcourir les diverses contrées de la France. Je passai près de Toulon, dans le tems même où l'un des représentans du peuple français (celui qui depuis a si bien mérité de sa patrie, en commençant le premier à poursuivre tous les odieux scélérats, qui sont la lie, qui sont les vils excrémens d'une nation généreuse) se couvrait d'une gloire impérissable, en précédant les courageux soldats de la liberté dans les voies de l'honneur & de la victoire. De Toulon, je pris mon vol vers les bouches du Rhône, voulant remonter le cours de ce fleuve & visiter une cité célèbre par ses richesses & par son industrie. Quelle fut ma surprise de voir les eaux de ce fleuve souillées de sang, & le canal qu'elles parcourent souvent encombré de cadavres & d'ossemens humains. Je crus d'abord que des hordes de tartares & de calmouks, conduites par les russes & les autrichiens, étaient venu exercer leurs fureurs sur des campagnes fertiles, sur des cités célèbres, & je cherchai quelque-tems à deviner comment ces hordes féroces, auxquelles seules je croyais pouvoir attribuer ces dévastations qui me frappaient, avaient pu venir souiller de leurs attentats, le sol où devait germer avec la liberté, tous les biens dont elle est l'origine.

J'arrivai à Lyon où je ne pus m'arrêter. J'appris cependant que ces hommes de sang & de proie, qui avaient tant causé de massacres & de maux, étaient, non des tartares féroces venus des déserts, du centre de l'Asie, mais des représentans du peuple français! J'appris que ces hommes atroces avaient trouvé, pour les aider dans leurs conspirations, contre la gloire du nom français & contre l'humanité entière, des bandes d'exécrables satellites; & il était facile de juger du nombre des lâches exécuteurs, par la multitude des victimes. Le cœur pressé, je continuai ma route, espérant trouver où pouvoir réfléchir avec calme sur des évènemens aussi étranges. Après beaucoup de courses infructueuses, j'arrivai sur les bords de la Loire; je descendis au-delà de Nantes, ville fameuse dans les fastes du commerce. Je fus quelque-tems immobile de stupeur en voyant la multitude effroyable de cadavres que l'océan semblait repousser avec indignation, & rejetter péniblement sur les horribles rivages, témoins insensibles de tant de coupables forfaits. Et quels forfaits ?

Quoi de plus odieux, quoi de plus intolérable que de voir des représentans du peuple, que de voir des hommes revêtus par le souverain de toute sa puissance pour faire le bien, se ruer avec fureur sur tous les membres de la cité, & n'employer leur énorme pouvoir, qu'à multiplier les désastres, & à accumuler tous les maux.

Ne voyant dans les régions que je parcourais que dévastations, que ruines, au lieu des monumens superbes que je croyais déja devoir s'élever sous les mains puissantes de la liberté; n'entendant que soupirs & que sanglots, au lieu des hymnes & des cantiques exprimant les sentimens d'alégresse ou

des chants de victoire ; ne voyant, au lieu des signes de l'abondance, qu'innombrables abus d'autorité ; que réquisitions dont les effets se croisaient ou se contrariaient réciproquement ; ne voyant que contraintes & qu'efforts pour livrer de continuels assauts aux droits de propriété, & fesant paraître la disette au sein de l'abondance ! Je crus quelques momens que les tonnes des Danaïdes, avaient remplacé les vrais greniers de la France ! Je pris mon vol vers Paris. J'espérai trouver dans cette ville célèbre l'explication de tant de faits, qui renversaient si étrangement toutes les idées que je m'étais formées.

En passant, je planai sur Orléans ; je vis tous les bons citoyens encore dans le deuil & dans les larmes ! C'était la suite des ravages causés par un léopard féroce : je me fis expliquer ce que c'était que ce léopard. Les éclaircissemens que j'en reçus, portèrent dans mon ame un surcroît d'étonnement & de douleur ! Je crus pendant quelques instans que tous les monstres des enfers s'étaient répandus sur toute la surface de la France, pour dévaster ce beau pays, & qu'excités par ceux des mauvais génies qui s'occupent d'établir les trônes des despotes sur des couches ensanglantées de cadavres & de générations entières anéanties ; ils voulaient, dans leurs affreux délires, tenter de s'opposer au vol de la liberté, de circonscrire ses progrès, & de faire perdre même aux français l'espoir de jamais jouir des avantages qui doivent toujours être la suite & le résultat des soins pris pour l'établir.

J'arrivai à Paris, parcourant les airs au-dessus de cette ville fameuse ; je voulus, avant de m'arrêter, chercher les moyens de concevoir quelque

choſe (& par-là, me procurer des lumières dont je croyais avoir beſoin) aux diſcours ſans fin, ou plutôt aux innombrables vociférations qui venaient de toutes parts frapper mes oreilles. Je n'y pus rien comprendre, tels déliés qu'on nous ſuppoſe, nous autres bons génies, mal-à-propos mis par les humains, au nombre des diables ! L'enfer n'eſt pas plus bruyant ni plus horrible que ce que j'obſervai en paſſant au-deſſus des jacobins, & jamais dans leurs plus noirs conciliabules, les puiſſances infernales, même les plus ennemies du genre humain, n'ont émis des projets plus déſaſtreux, que ceux que je vis former & mettre en délibération. Je reculai d'horreur, & après avoir erré dans les airs, malgré la profonde obſcurité qui regnait, je deſcendis dans une rue, que j'entendis nommer des mauvaiſes paroles, je crus que la gaieté françaiſe ſubſiſtant toujours, tant elle eſt indeſtructible, au milieu des tombeaux creuſés par les tyrans, avait ainſi qualifié toutes les rues de cette grande capitale ! Je dus le croire, d'après tout ce que j'avais entendu ; & je trouvai que le mot, *mauvaiſes paroles*, attenuait conſidérablement l'idée qu'il fallait ſe former de tout ce qui avait frappé mes oreilles.

Une choſe que je ne dois pas omettre, c'eſt que je m'entendis dénoncer aux jacobins comme un envoyé de Pitt & de Cobourg ! Ces noms me parurent des épouvantails à toutes mains, tant je vis de gens s'en ſervir pour en affubler leurs adverſaires, c'eſt-à-dire ceux dont ils jalousaient la fortune, ou les talens, ou la probité, ou les places. J'étais arrivé ſur Paris lorſqu'il faiſait encore un peu jour ; on m'avait pris, à ce que j'appris depuis, pour un balon conduiſant des obſervateurs envoyés par les tyrans coalisés contre la France.

Je dois dire encore, pour ni plus revenir, que curieux de connaître ce que c'était que ces gens dont on parlait tant, je me servis de la rapidité de mon vol pour les aller observer de près. Je vis que ce Pitt, que ce Cobourg dont on cherchait à faire peur aux français, tremblaient depuis long-tems. Je vis qu'ils trembleraient encore plus s'ils avaient perdu tout espoir dans ceux de leurs partisans qui s'agitaient encore dans les conciliabules jacobites.

La fréquence de mes courses, la grandeur de mes fatigues, la forme humaine dont j'étais obligé de me revêtir, beaucoup d'autres causes, trop longues à détailler, m'avaient donné un violent appétit, & tout-à-la-fois une insurmontable envie de dormir. Je me laissai entraîner aux douceurs d'un repos que je m'attendais à trouver délectable. Il fut troublé par des songes affreux!

Au milieu d'une abondance de toutes choses auxquelles je ne pouvais parvenir sans des fatigues incroyables, j'éprouvais les plus cruelles atteintes de la soif & de la faim. Après de pénibles efforts, je saisis quelques substances qui me parurent comme des chairs fumées! je les portai à ma bouche, & mes dents se brisèrent contre des balles de fer dont elles étaient comme lardées! En même tems j'entendis des cris pénétrans qui me firent rejetter avec terreur ce que j'avais mordu!

Au milieu du bruit d'épouvantables sifflets, j'entendis ces expressions, qui furent transmises à mes oreilles par les voix les plus lugubres; Collot, barbare impitoyable; Collot, n'entends-tu pas les cris des Euménides? elles t'attendent pour te faire expier sous leurs fouets vengeurs, tes horribles cruautés! Frappé d'horreur & d'épouvante, je portai mon vol & mes recherches d'un autre côté; le besoin

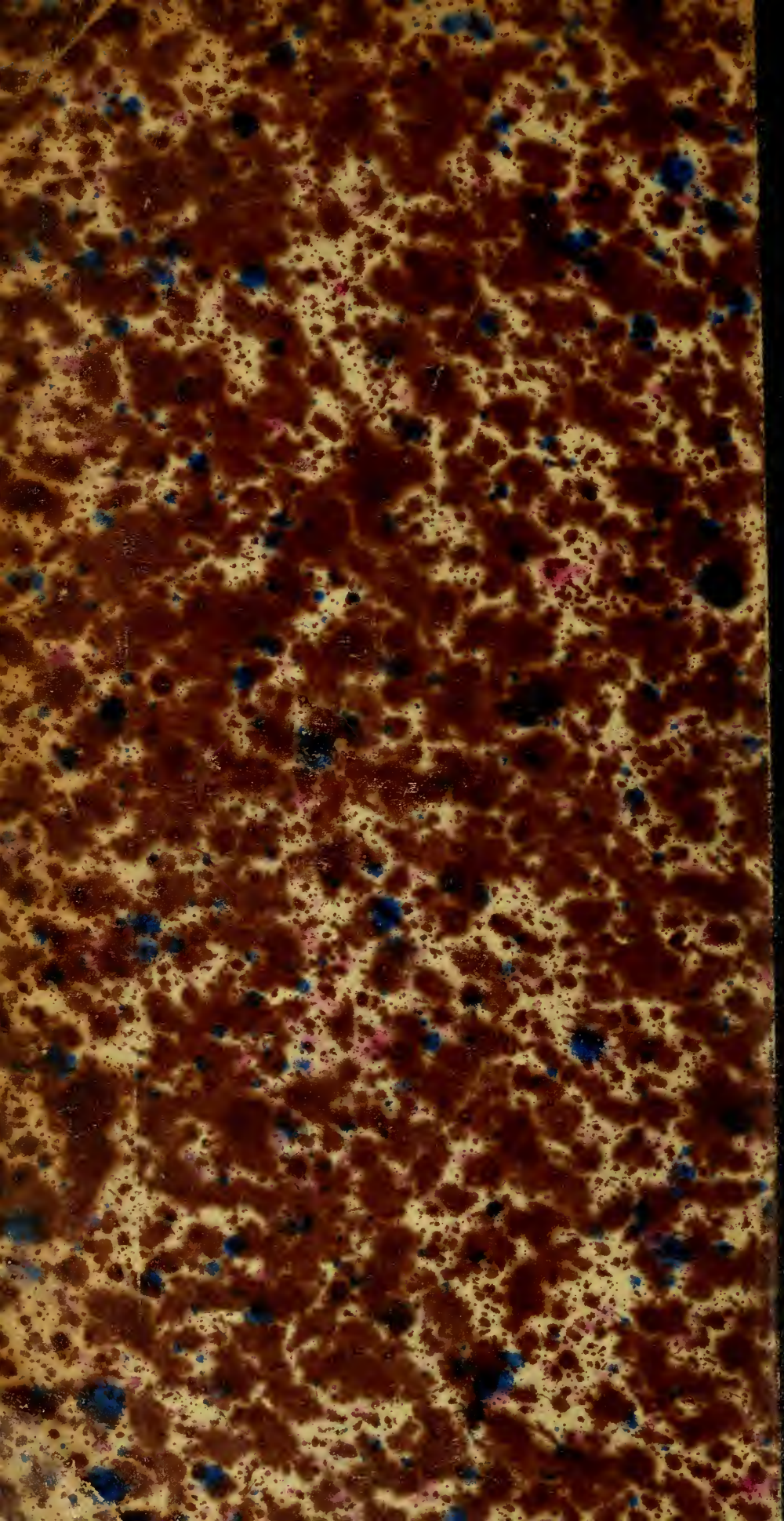
qui me pressait toujours, me fit jetter sur les premiers alimens que je crus rencontrer. En *mordant*, je n'entr'ouvris que des chairs livides, que mes efforts firent évanouir en eaux qui s'échappaient de mes lèvres. Je me portai vers une enseigne qui annonçait un marchand de vin ; je crus pouvoir y trouver de quoi étancher ma soif, mais il en sortit un léopard furieux, qui me fit d'autant plus de frayeur que je crus le reconnaître pour celui qu'on m'avait dépeint comme ayant plongé dans les larmes tout le peuple d'Orléans. Léonard Bourdon

Des cris plaintifs s'élancèrent de toutes parts pour vociférer contre Carrier, Léopard, Tinville, Lebon, Janus, & mille autres personnages dont je n'avais jamais entendu parler, & pour demander qu'ils soient précipités tous dans les lieux ténébreux, où déjà l'on avait demandé Collot.

Le furieux léopard s'avançait toujours cependant comme pour se ruer sur moi ; n'ayant point d'armes pour le combattre autrement, je me préparais à le mordre, je le perdis de vue, & je m'apperçus que le lieu de cette horrible scène se couvrait d'ossemens & de vapeurs pestilentielles, qui frappaient de stérilité des lieux qui naguères étaient l'emblême de l'abondance. Une voix terrible se fit entendre, & proféra ces paroles : « Ces vapeurs sont » moins les émanations des cadavres innombrables, » dont d'exécrables tyrans ont jonché sans pudeur » toutes les parties de la république, que les ex- » halaisons des bouches impures qui ont dicté » d'innombrables arrêts de mort. Réveille-toi, » Mordan, fils d'Asmodée, & publie hardiment » ce que tu as vu, comme ce que tu as entendu ». Tu auras souvent à emboucher les trompettes de la renommée ; mais par la suite, tu auras souvent

à publier, (si le peuple français se montre enfin digne de ses grandes destinées) des faits éclatans, de grandes & sages mesures dont nous te chargerons de rendre compte. C'est alors que ces trompettes seront purifiées de toutes les exécrations dont les ont souillés les horribles évènemens qu'elles ont eu à publier.

On trouvera le Diable Mordan chez les mêmes libraires, & en s'adressant aux mêmees colporteurs qui sont chargés de la distribution des Noyades, de l'Explosion, de l'Ancien Ami du Peuple, & des Numéros de Fréron.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DU DIABLE MORDAN.